

Le feuilleton. Le ciel des ursidés

La chronique d'Eric Chevillard, à propos de « La Tectonique des nuages », d'Armand Farrachi.

LE MONDE DES LIVRES | 23.03.2017 à 10h19 • Mis à jour le 23.03.2017 à 10h22 | Par Eric Chevillard (Ecrivain et feuilletoniste du "Monde des livres")

La Tectonique des nuages, d'Armand Farrachi, José Corti, Biophilia



Emiliano Ponzi

La misanthropie possède cet avantage sur les autres passions de l'âme qu'elle ne connaît pas la frustration. Le cupide et le concupiscent embrassent souvent le vide en croyant refermer leurs bras sur l'objet de leur convoitise. Le gourmand n'est pas toujours sûr de trouver un gâteau dans son assiette. Mais le misanthrope ne manque jamais de bonnes raisons d'exulter. Le monde est pour lui comme l'arbre à papillons pour le lépidoptériste. Les hommes font en tout lieu étalage de leur incurie et de leur cruauté, de leur bêtise et de leur vulgarité. Saccages, ravages, carnages. Quand ils n'empoisonnent pas le sol, ils s'abêtissent devant des spectacles idiots. Quand ils n'adorent pas de féroces et chimériques idoles, ils se vouent aux puissances de la publicité et de l'argent. Quand ils ne font pas leur malheur, ils font celui des bêtes.

Bref, « *tout ce que l'homme voit il le touche, et tout ce qu'il touche il le détruit* », résume Armand Farrachi (né en 1949) dans *La Tectonique des nuages*, recueil de dix-sept textes aux sujets les plus divers qui composent l'autoportrait d'un misanthrope de bonne compagnie. Dans ses livres du moins, car l'homme est farouche et confesse n'avoir que peu de goût pour les visites, y compris celles de ses amis, toujours un peu importuns lorsqu'ils forcent la porte de sa retraite périgourdine. Certes, il n'est pas mécontent de passer la soirée avec eux. Disons que la bouteille qu'ils apportent est la bienvenue ; beaucoup moins la valise qu'ils traînent sur leurs talons. La fréquentation durable de l'homme ne vaut rien à l'homme. L'idéal serait sans doute de pouvoir l'observer à la sauvette, une fois dans l'année, depuis un discret affût, comme un bel animal.

Mais comme il est là tout le temps, en grappes, en groupes, en foules, Armand Farrachi met les bouts et s'en va dans la taïga photographier la parade du tétras lyre ou l'ours brun dans les forêts d'Estonie. Au moins, là-bas, il n'y a personne et, avec un peu de chance, il ne verra pas les animaux non plus... Ils se font désirer, en tout cas, mais l'auteur aime aussi l'attente pour elle-même. Elle est l'occasion de jouir de la simple présence de soi au monde, duquel, pour une fois, l'homme ne troublera pas l'harmonie avec ses gros sabots de saboteur.

ARMAND FARRACHI EST UN IMPRÉCATEUR TENTÉ PAR LE SILENCE. À MOINS QU'IL NE SOIT PLUTÔT UN SAGE RECUEILLI DANS SA COLÈRE	Le livre, dont la forme est un humble hommage aux <i>Essais</i> de Montaigne, maître absolu de l'écrivain, s'ouvre sur une belle méditation inspirée par la course des nuages. Armand Farrachi est un imprécateur tenté par le silence. A moins qu'il ne soit plutôt un sage recueilli dans sa colère. Ecologiste radical, il en appelle à la disparition de l'engeance humaine qui ne sait pas habiter cette Terre et semble si impatiente de l'anéantir qu'elle l'attaque de tous les côtés et vise en même temps tous ses organes vitaux. Même les initiatives des défenseurs de la nature prêtent à rire : « <i>On transforme à peu de frais le vandale en sauveur : "Faites un geste pour la planète : fermez le robinet" (...)</i> ; alors que le seul mot d'ordre serait : <i>"Faites un geste pour la planète : suicidez-vous !"</i> »
--	--

L'homme se prend donc un méchant savon dont la mousse au moins ne polluera pas les nappes phréatiques. « *L'humanisme n'est pas mon fort* », reconnaît Armand Farrachi dont la passion misanthropique s'exacerbe jusqu'à l'extase dans les métros bondés. Nous en arrivons donc à la question essentielle : quel plaisir masochiste prenons-nous à lire ces pages d'où il ressort avec la clarté d'une démonstration mathématique que nous sommes plus vils que la grouillante vermine, plus nuisibles que le ragondin, plus venimeux que le cobra et moins honnêtes citoyens que le phacochère ?

Plusieurs raisons à ce plaisir indéniable et souvent violent. D'abord, Armand Farrachi n'a aucune complaisance envers sa propre personne. Il sait qu'il est membre à part entière de cette « *royauté imaginaire* » dont parle Montaigne, qui est ce monde inventé à la mesure de l'homme. Ami des ours, ours lui-même, l'auteur se rit pourtant de cette illusion et compare l'intelligence humaine aux bois du mégacéros, si larges et encombrants qu'ils furent cause de sa disparition. Hélas, il est lui aussi cet inadapté qui ne peut retrouver une place dans la nature sauvage qu'en s'enfermant avec son odeur d'extraterrestre dans la cachette exiguë d'un affût.

Autre cause, amère et paradoxale, à cette jouissance de la lecture : nous sommes pour l'essentiel d'accord avec Armand Farrachi. Nous constatons les dégâts mais la course folle et suicidaire se poursuit. L'homme a beau savoir, être informé heure par heure, il a beau pressentir l'inéluctable désastre, il ne fait rien, ne réagit pas, il accélère même, il court avec les autres rats vers la falaise en suivant les pipeaux des publicitaires, des lobbies, des marchands de mort. inconséquente et incorrigible humanité – ou serait-elle vraiment pressée d'en finir ? Le monde alors lui saurait gré de se jeter à l'eau avec une pierre au cou plutôt que de saborder l'arche.

Enfin, Armand Farrachi entretient un commerce intime avec les plus grands auteurs, Rousseau, Swift, Maître Eckhart. Sa phrase est généreuse mais tendue, vibrante. Et ces bonheurs d'écriture, avouons-le, valent bien la parade du tétras lyre.

Lire un extrait (<http://www.jose-corti.fr/PDF-TEXTES/tectonique-des-nuages-extrait.pdf>) sur le site des éditions José Corti.
